

Intuition (Ma relation à Saint-John Perse - II)

Pierre Torreilles

J'ai déjà eu l'occasion, en 1991 je crois, au cours d'un colloque organisé à Aix-en-Provence autour de Saint-John Perse, de tenter de cerner ma relation à celui-ci. C'est donc d'une intuition ancienne que je vous entretiendrai aujourd'hui. Il ne s'agit pas, loin de là, d'une étude, mais seulement d'une persistante impression, pour moi toujours ouverte à une interrogation qui ne se raisonne pas mais s'impose. « *Car ce n'est pas avec du poétique qu'est faite cette poésie* » (Ramuz) dont je parlerai, mais avec des avènements.

Aristote notait en une sorte d'évidence : « *De même qu'en art se dit de ce qui est conforme à l'art et de ce qui est technique, de même la nature se dit de ce qui est conforme à la nature et de ce qui est naturel* ». Ainsi le poète à mes yeux, excédant toute formalisation, peut revivre mieux que quiconque l'acte poétique originel sous quelque forme qu'il se présente. Il le restitue alors dans sa propre langue, apprise, acquise, comme l'écrivait André Suarès à Paul Claudel « *sur les genoux de la royale nourrice dont une mamelle est grecque et l'autre latine* ».

A la différence de la perception ordinaire ou de toute objectivation qui tourne autour de ce qui est sans jamais l'atteindre, le mouvement de la langue poétique coïncide avec ce que nous vivons en profondeur. Il est une réalisation. La subjectivité ne se pose plus comme imagination du réel et n'a de sens que comme déploiement de sa finitude, en tant que véhicule de quelque originaire extériorité différée, implication du mouvement fondamental dans l'acte poétique, extase dans cette coappartenance du rythme et de la perception. La diversité se manifeste ainsi en fonction de son unité, devenir incessant. Synonyme de son dépassement, le poème est spatial, théâtral, déambulatoire, espace sensible qui en dessine l'excès. Mais simultanément limite que rencontre l'approche, limite au delà de laquelle se déploie un monde.

Mon propos ne relèvera donc pas de la critique littéraire comparée. Même pas d'une tentative de déchiffrer ou de justifier l'apport capital que fût et demeure pour moi la poétique de Saint-John Perse. Mais seulement de mon écoute de l'œuvre. De ce chant, cette cadence dont on avait ouï déjà, sans y prêter attention, le silence depuis des siècles. De cette parole inconnue qui parle et ne dit rien que l'origine, s'imposant comme un tout telle une énigmatique prosodie du mouvement indicatif qui porte le signifiant. Je parlerai de mon écoute de l'œuvre se faisant dans mon écoute même. Dans son élocution muette, intime (ou à voix haute), dans ce que je perçois de son déroulement, de sa cadence, l'ajustement des mots qui en composent la partition dans ce qu'elle porte de plus lointain et qui vibre, intime, en elle. Bref, au delà de son dire, à même son dire, en deçà de toute fausse objectivité pétrifiante.

Car c'est finalement dans le cercle quasi magique que forment Saint-John Perse, Claudel, Pindare et Eschyle que se situe ma relation à l'œuvre de Saint-John Perse. Elle est celle d'une influence profonde de sa forme prophétique sur ma propre démarche. Certes il y eut, bien sûr, bien d'autres résonances dans mes « *allers* » et « *venues* » entre Athènes et Jérusalem - je veux dire entre les présocratiques, les premiers tragiques grecs et les prophètes bibliques - mais en ce qui concerne la traduction d'Eschyle par Claudel et de Pindare par Saint-John Perse, elles me paraissent comparables et

attractives quant au seul poème de la langue. Car c'est là, sur ce que j'appellerai la scène, le théâtre intime de la langue, qu'ils se rejoignent dans un rapport commun à la langue grecque, dans une perception semblable, « *En (nous) mouvante, nous mouvant* », *Amers*. En un retour aux sources en deçà du passage par la langue latine en la nôtre, et dans la tentative de traduire l'esprit d'une création poétique plurivoque, plurisignifiante, indifférente au signifié.

Il n'est que d'écouter en nous « *la voix silencieuse* » disant cette prosodie secrète, cette physis, « *ces forces en croissance* », qui s'y manifestent. Pour entendre ce qu'ils ont en commun dans ce rapport aux Grecs d'avant Socrate, il n'est que de lire à voix haute, par exemple, de Pindare « *Pour Hiéron d'Aïtina* » (première *Pythique*) traduit par Saint-John Perse, « *La parole d'Agamemnon* » les dieux entendant la cause dans la langue d'Eschyle, enfin de Saint-John Perse quelques strophes d'*Amers*, outre les « *Confessions* » recueillies dans ses lettres ou ses notes puis la première des *Cinq grandes odes, Les Muses*. Ecoutez ! Il ne s'agit ici que d'écouter le pouls, la parole de la langue inouïe dictée par le mouvement même du « *ton du plus grand art* ».

« *Ô lyre d'or ! partage d'Apollon et des Muses. Aux tresses bleues ! c'est toi ! tu mesures la marche solennelle par qui s'ouvre la fête, et à ton signal s'emeut le chant quand tu as retenti pour le prélude avant l'hymne de la danse, par toi s'éteint l'aigu carreau de la foudre mortelle. Et l'aigle s'assoupit sur le sceptre de Zeus [...]* »

Pour Hiéron - traduction de Pindare par Saint-John Perse.

« *Ainsi louée, serez-vous ceinte, ô Mer, d'une louange sans offense.*

Ainsi conviée serez-vous l'hôte dont il convient de taire le mérite.

Et de la Mer elle-même il ne sera question, mais de son règne au cœur de l'homme [...] »

Amers.

et encore,

« *Ecoute et tu nous entendras ; écoute, et nous assisteras. ô toi qui pêches infiniment contre la mort et le déclin des choses l'instant d'un immortel effroi [...]* l'inhabitable est notre site [...]

» *Amers.*

« *Les neuf Muses, et au milieu Terpsichore !*

Je te reconnais, Ménade ! je te reconnais Sibylle ! je n'attends avec ta main point de coupe en ton sein même.

Convulsivement dans tes ongles, Cuméenne, dans le tourbillon des feuilles dorées !

Mais cette grosse flûte tout entourée de bouches à tes doigts indique assez que tu n'as plus besoin de la joindre au souffle qui t'emplit [...] »

Les Muses - Claudel.

« *Je suis le maître du chanter ! Le bon souhait, voilà tout le chemin et la force de l'homme qui s'achève. Car encore trouvant une confiance divine l'âge de ma vie a cette vigueur, un chant comme des Achéens la force à deux trônes, de la jeunesse de Hellas commandement conjuré [...]*

[...] La hase ayant dans le ventre sa portée, arrêtée dans son dernier élan pour fuir,

las, hélas !

dis hélas ! mais que le bien l'emporte ! »

Agamemnon - Claudel.

Comme le crayonnait au théâtre Mallarmé : « *la vision légendaire (y) suffit, sous la voile des sonorités et s'y mêle* », passage graduel du chant vers la parole.

C'est là, à mes yeux, que se situe le lieu mythique de ce tragique de la langue ou de cette latente tragédie du langage qu'est le poème. Il n'est point question pour moi de métrique ou d'une quelque autre comparaison sur un plan pratique ou technique, mais d'une tonalité originare partagée, fondement de la voix phrétique, violente, immobile, irradiante qui interdit le silence des mots et les laisse vibrer de leurs promesses - oraculaire perfection - fusion de l'âme et de la voix, « *scansion d'œuvres futures* ». L'homme n'y est pas le jouet des forces, mais celui qui les prolonge en répondant à leur sens dans une relation toujours vivante avec les divinités, avec les éléments. Il est de la lignée des défricheurs d'énigmes. « *Nous cherchons [...] au foyer de la force l'étincelle même de son cri [...]* ». « *Promulgation divine* » clame Saint-John Perse dans *Vents et Amers*. Ainsi, comme il l'écrit, nous cherchons « *la chose même* », le « *texte même* ». Si proche en cela de Pindare et d'Eschyle dans *un récitatif sacré*.

C'est tout cela que Saint-John Perse a pour moi dévoilé par l'abondance de ses mots, dans la seule richesse d'un rythme déhiscent. Sans doute son influence fut-elle occulte, éloignée de toute preuve tangible indispensable à toute thèse vaine proposée par une lecture critique. Car, comme vous le savez, au delà du dactyle (une longue deux brèves) de l'iambe (une brève deux longues), du spondée (deux longues), succession de temps forts (pieds posés) et de temps faibles (pieds levés) de la danse, types de souffles fondés aussi sur la respiration, en harmonie avec les battements de la nature et de ses forces, demeure la permanence d'un destin que nul artifice, nul savoir-faire ne peut ni mimer ni dissimuler, « *longue phrase sans césure à jamais inintelligible* » (*Exil*).

Si je n'ai pas lu dans la langue de Pindare cet extrait de la première *Pythique*, mais plutôt dans celle de Saint-John Perse, pas plus que l'original d'Eschyle traduit par Claudel, c'est là justement que se situe le mystère qu'il convient d'approcher. C'est essentiellement celui de la parole dans la langue « *incorporelle et très réelle* » (*Amers*) qu'en chaque langue discerne le poète. Cette parole qui n'a nul besoin de traduction, au sens de transposer un dit d'une langue dans l'autre, mais bien d'y faire entendre un dire. Celui-là même, en diverses formes énoncé, qui poétiquement se manifeste, disant plus que les mots, usant de la métaphore qui, au dire d'Aristote, est l'expression renouvelée du même, l'interdit contourné.

Je ne veux que me placer ici avec vous devant un fait qui ne demande nulle preuve, à moi imposé par une lecture et une écoute peut-être impartageable mais réelle bien qu'inexplicable. Ecoute semblable à un écho dans lequel s'unissent et parfois se confondent voix et langue hors des mots, faisant pression depuis un lointain commun.

Ce que j'entends et souhaiterais vous faire entendre, est ce phénomène commun qui me paraît le fondement du poétique, de quelque mystérieuse provenance qu'il nous parvienne. Car du poème à sa critique s'éploie ce qui n'est donné qu'au poète. Le sans-pourquoi inaccessible à qui exige des preuves et reste sourd à ce qui n'est pas dit mais se laisse entendre au delà ou en deçà du signifié. Ce sans-pourquoi à proprement parler numineux, toujours présent au côté de poètes souvent si peu comparables et cependant porteurs de ce dire que traduiront diversement leurs langues. Transfigurant ce numineux.

Les œuvres de ces messagers que sont Saint-John Perse et Paul Claudel, et leurs traductions, témoignent de cette écoute. De par un ajustement des mots au rythme qui révèle une attention portée à ce que laisse entendre sans le dire le chant orphique paradoxalement intraduisible de la langue propre au poème qui se crée.

Je les ai entendus, affrontés comme je le suis à cette translation qu'est tout poème de ce que les mots ne peuvent transmettre qu'indirectement mais reste après la lecture de

leur parcours. C'est avant tout d'une énigme que je parle. Du point vibrant au carrefour de ces sensibilités poétiques.

Lorsque je traverse une période d'aridité c'est à la lecture de Saint-John Perse que j'ai le plus souvent recours. Il n'est point dans mon propos d'en proposer le décryptage mais seulement de témoigner de la force d'un message, d'une présence permanente de ce que laisse percevoir une étrange « *vue de l'écoute* », proche lointain des mots qu'il convient de laisser harmoniser leurs sources prophétiques. Sans doute ce message provoque-t-il une résonance en ma langue et l'anime-t-il d'une plus originelle résonance. Peut-être, articulée, m'est-il une syntaxe matinale pourvoyeuse d'énigme, saisie intimement. Énigme non d'un besoin de nommer mais bien de faire entendre. Les mots portent alors les premiers gestes instinctifs, amenant au paraître ce qui ne peut mourir d'être nommé.

Et pourtant du nommer est tendue l'écriture de Saint-John Perse sans qu'il tombe dans le piège d'une langue trop précise ouvrant et fermant toute chose en une morte identité. Ce que les premiers grecs redoutaient, n'ayant d'autre recours qu'aux ruses de la métaphore comme à sa concision riche d'intensité, diverse cependant dans son ipsité.

Valéry ne disait-il pas de Saint-John Perse que pour lui « *Pindare était des poètes grecs son seul maître dont la strophe le satisfît parfaitement ?* » La strophe donc, avec cela qu'implique cet ensemble désigné d'un seul mot, à la fois ruse et rythme, évolution scandée du chœur tragique, lyrique aussi, tournant, se retournant, répétée indéfiniment dans l'abyssale source du poème.

Ce n'est donc que la présence du « *théâtre de la langue* » que j'ai cherché ici à rendre sensible. Théâtre que l'on ne peut limiter à quelque unique acception, mais doté d'une longue mémoire.

Sans doute faudrait-il remonter jusqu'à ses probables lectures gréco-égyptiennes de Plutarque. Je ne citerai que ces allusions extraites d'*Anabase*, plus particulièrement de *Amitié du prince* :

« *Arbre sous bandelettes [...]* », « *ô Prince sous la huppe comme l'oiseau [...], signe de sa naissance* ». « *Les rois couchaient nus dans l'odeur de la mort* », « *fut embaumé, fut lavé d'or, mis au tombeau dans les pierres noires* », « *portes ouvertes sur l'exil* », « *et le matin pour nous mène nos doigts d'augure parmi les saintes écritures [...]* »

Dans bien d'autres lambeaux concernant l'histoire des religions, il se montre attentif à la naissance des dieux comme à l'appréhension de la pensée de l'univers quant à la seule formation du poème ; au rapport primordial de cette relation entre les mortels et les dieux, expression d'un vivant issue de la mort. Voyage que méditèrent aussi les grecs.

Il faudrait pouvoir poursuivre un long et minutieux travail d'herméneutique à travers sa conception et sa pratique du poème. Sa lettre à la *Berkeley Review* en a les résonances. Mais ce n'est encore pour moi que pure intuition, imposée par la méditation sur le sacré en filigrane dans son œuvre.

Pierre Torreilles,
Montpellier